

Elle

Le petit garçon était assis dans la pente d'une dune, les genoux remontés contre la poitrine et il regardait la mer. Le soleil se couchait et il lui semblait que c'était un brasier brûlant qui se glissait dans l'eau, comme le tison ardent du forgeron plongé dans la saumure, la lave incandescente qui rencontre l'océan. C'était un spectacle qui lui coupait le souffle de par sa beauté mais qui lui pinçait toujours un peu le cœur même s'il savait que le lendemain, l'astre du jour brillerait de nouveau dans le ciel. C'était un spectacle qu'il aurait pu contempler toute sa vie. Il se sentait bien. Autour de lui, les broussailles se balançaient au rythme du vent iodé qui faisait voler le sable autour de lui, incrustant des grains de poussières et de sel dans ses cheveux si noirs.

« Salut bonhomme, lança une voix sur sa droite. »

Il tourna la tête. C'était son père. L'homme avait quitté chaussures, chaussettes, cravate, portait sa veste de costume sur le bras et avait ouvert le haut de sa chemise. Un souffle d'air ébouriffa ses cheveux et il se passa une main derrière le crâne en souriant à son fils.

« Je me doutais bien que je te trouverais là, reprit-il. Maman a dit qu'on mangeait dans cinq minutes. On y va ? »

Le petit garçon ne dit pas un mot et se leva. Il attrapa la main de l'adulte à côté de lui et ensemble ils remontèrent la dune, atteignant la route, puis se dirigèrent d'un pas tranquille vers la maison accrochée au bord d'une petite falaise qui tombait à pic dans la mer. L'habitation était construite en bois flotté, dégageant quelque chose de calme et de serein, d'ancien et de rafraîchissant, se confondant dans le paysage marin. Tout deux furent soulagés lorsqu'ils atteignirent la porte et qu'elle se referma derrière eux. Ils étaient enfin au chaud, à l'abri du vent.

Le repas se passa dans la plus grande tranquillité. Jusqu'à ce que l'enfant pose ses yeux sur l'écran de la télévision dans le dos de sa mère. Il n'y avait pas le son mais seule l'image retint son attention. Et elle se grava sur sa rétine, accaparant son esprit tout entier, isolant les autres bruits, les autres personnes présentes, les autres couleurs, les autres formes, se concentrant uniquement sur la joie que cette nouvelle lui procurait. Il faillit se pincer pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, mais ce qu'il venait de voir était bel et bien réel et il sentait une euphorie sans nom enfler dans son corps, faisant gonfler son cœur à tel point qu'il avait l'impression que celui-ci allait jaillir de sa poitrine. C'était un sentiment de bonheur à l'état pur, indescriptible, au point qu'il en avait presque mal, bloqué dans sa gorge en un cri d'allégresse muet. Il se serait presque mis à pleurer d'enchantement s'il n'avait pas été si peu démonstratif.

« Ça ne va pas Roméo ? lui demanda sa mère, le ramenant à la réalité. »

Celui-ci déglutit difficilement et fit « si » de la tête. Il n'aimait pas parler. On le lui reprochait souvent d'ailleurs.

« Tu as passé une bonne journée à l'école ? »

De nouveau « oui » de la tête.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? »

Là, il était obligé de répondre par une phrase :

« Comme d'habitude, pas grand-chose. »

Ses parents se regardèrent, l'air désolés. Non, leur fils n'était pas bavard.

Ils terminèrent de manger, puis le petit garçon se brossa les dents, enfila son pyjama et monta se coucher. Il se glissa sous ses couvertures qu'il remonta jusque sous son menton. Son père entra dans la pièce et vint s'asseoir sur le bord du lit. Il le contempla sans rien dire et finalement lui sourit avant de se pencher à son oreille et de lui murmurer :

« Tu sais, n'est-ce pas ? »

Les yeux de l'enfant s'illuminèrent en guise de réponse.

« Profite-en bien pour moi, d'accord ? ajouta-t-il en se levant. »

Une petite main fine attrapa la sienne.

« Pourquoi ? Pourquoi toi tu ne peux pas en profiter ?

- Je *la* contemple de loin seulement et ça me suffit.
- C'est triste.
- Non. J'ai passé quarante ans de ma vie à la chérir, il est peut être temps que je grandisse, tu ne crois pas? J'en ai profité, crois-moi, peut être même un peu trop, ta mère en faisait des crises de jalousie à une époque alors imagine !
- Donc tu ne viendras pas avec moi ?
- Tu as peur d'y aller seul ?
- Non !
- C'est bien ce que je pensais. Tu n'as pas besoin de moi. Et puis, c'est un moment que l'on ne doit partager avec personne d'autre que soi-même.
- Tu l'as partagé avec moi.

- Oui, parce que tu es mon fils, parce que je t'aime et parce que je savais que tu l'aimerais aussi. Tes yeux lui ressemblent... En fait, j'ai l'impression que tu es comme elle. Qu'au fond, vous êtes pareils. »

Il passa une main dans les cheveux corbeau de son fils qui tombaient en boucles délicates sur son front, puis lui caressa la joue en souriant, plongeant dans le regard si bleu de l'enfant face à lui. Les iris de Roméo l'avaient toujours fasciné. C'était un camaïeu de bleu, allant de l'indigo au bleu ciel en passant par le bleu roi, le bleu cobalt et le bleu céruléen. C'était quelque chose d'incroyable que de plonger dans ses yeux si lourds et intenses, si profonds, si magiques.

« Je ne comprends pas..., murmura le petit garçon en fronçant les sourcils.

- Ce n'est pas grave, le rassura son père. Il est tard et je divague un peu.
- Alors ça ne te fais pas de la peine de ne pas la voir de près ?
- Non. Parce que je sais qu'elle est toujours là, qu'elle sera toujours là, qu'elle est immortelle... Allez, bonne nuit bonhomme.»

Le père embrassa la joue de Roméo et, lui souriant une dernière fois, quitta la pièce. Sa mère entra à son tour et éteignit la lumière. Seule la lampe de chevet à côté du lit diffusait une douce lueur tamisée. La jeune femme s'assit elle aussi à côté du garçon et passa une main douce dans ses cheveux en le couvant du regard.

« Bonne nuit mon chéri.

- Bonne nuit maman. »

Elle déposa un baiser sur son front avant de le laisser dormir.

Le petit garçon se retrouva dans le noir, incapable de fermer l'œil. Il bouillait d'impatience. Il attrapa sa peluche et la serra contre lui, bien déterminé à attendre toute la nuit s'il le fallait. Le sommeil le faucha sans qu'il ne s'en rende compte.

Roméo ouvrit grand les yeux. Il était allongé dans son lit, blotti sous les chaudes couvertures, sa peluche en forme de méduse verte coincée sous son bras, les gros chiffres rouges du cadran de son réveil illuminant faiblement la pénombre de sa chambre. On devait être au beau milieu de la nuit, il le savait. Mais il l'avait sentie et ça l'avait réveillé. Il tendit tout de même l'oreille pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Oui, il en était certain maintenant ; il ne se trompait jamais et ce qu'il avait vu à la télévision confirmait ce qu'il pensait. Elle était là. Enfin.

Il se leva doucement, sans bruit et posa ses petits pieds sur le parquet glacé. Il l'entendait qui l'appelait, il ne pouvait plus se retenir, il fallait qu'il y aille, il n'était plus mu que par cette envie foudroyante de la voir. Il fit silencieusement le tour de son lit, serrant son doudou dans ses bras et s'approcha de la grande fenêtre en demi-cercle qui mangeait la moitié du mur de sa petite chambre. Il grimpa sur la banquette en

dessous, et, se mettant à genoux, colla son nez et ses doigts sur les carreaux froids. Ses yeux s'illuminèrent.

Il l'attendait depuis si longtemps, espérant chaque jour et chaque nuit entendre son chant si caractéristique, cette mélodie plus douce que n'importe laquelle et qu'il aurait reconnue entre mille. Ces notes qui le tiraient du sommeil à chaque fois, inéluctablement, toujours au bon moment, avec une ponctualité sidérante, comme s'il savait quand elle arriverait... Comme s'il ne vivait que pour la voir.

Il tourna la vieille poignée de sa fenêtre et l'ouvrit en grand. Aussitôt, ses oreilles furent emplies d'un tumulte étourdissant : le mugissement du vent qui s'engouffrait dans la pièce en hurlant, noyé dans le brouhaha de la pluie qui se déversait en trombe depuis le ciel et inondait son visage offert, le tintement assourdissant des éclairs qui déchiraient la nuit et se reflétaient derrière ses paupières closes, le grondement du tonnerre qui roulait, tout près désormais et la fabuleuse musique de la mer et du typhon, qui se mélangeaient, s'unissaient, fusionnaient, ne faisaient plus qu'un. La terre et le ciel n'existaient plus, tout était devenu un gouffre sans fond d'eau et de souffle.

Voilà ce qu'il voulait entendre : la merveilleuse et envoûtante mélodie de la tempête.

Mélina Truffon